

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

## IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

13<sup>ème</sup> ANNÉE.

N° 345 B.

TOUS LES JEUDIS.

17 OCTOBRE 1940.

1 fr. 50.

### SOMMAIRE

F.-H. MICHEL: Quelques instants avec M. Tixier Vignancour.  
René JEANNE: Le rôle du cinéma dans la rénovation du pays  
René DARY: La Bohème au travail.  
René AUBERT: Non, le cinéma ne tuera pas le théâtre.  
A. DE MASINI: La critique des films.  
Edmond EPARDAUD: Sur la Côte d'Azur.  
R. M. ARLAUD: Michèle Morgan avant sont départ...  
Roger BRUGUIÈRE: Toulouse, rendez-vous des vedettes.  
Échos, nouvelles, notices, etc...  
Dessins de FARINOLE et Jacques CROSNIER.

## NOUS VOICI !



Il est de règle, chaque fois qu'on lance une revue nouvelle, d'en justifier la création, d'en démontrer l'absolue nécessité, et de conclure avec une modestie parfaitement feinte, que son édition comble une grande lacune.

Nous ne saurions manquer à l'usage tout en nous en défendant.

La *Revue de l'Écran*, nous le disons pour ceux qui sont bien pardonnables de l'ignorer, n'est pourtant pas une publication nouvelle, tant s'en faut. Consacrée jusqu'ici exclusivement à la partie professionnelle du cinéma, et plus spécialement aux rapports entre la production, l'édition et l'exploitation, elle est à présent dans sa treizième année. Sans interruption depuis 1928, et même pendant toute la durée de la guerre, elle s'est efforcée de servir une industrie sans laquelle il ne serait point d'art cinématographique.

Si c'est une équipe « jeune », au sens le plus authentique du mot, qui vous présente aujourd'hui la nouvelle édition, ce n'est donc pas pour cela une équipe de novices. Nous sommes des journalistes, mais nous sommes avant tout des professionnels du cinéma. Cela nous permettra sans doute, de certains problèmes, une compréhension plus claire, moins exclusive, moins définitive.

Et si la disparition — toute momentanée, souhaitons-le — de nos confrères parisiens, nous permet d'espérer que notre tentative sera bien accueillie des cinéphiles de la zone libre, nous croyons avoir suffisamment senti ce qu'il manquait, depuis bien des années, dans le domaine de la presse cinématographique, pour espérer que, les grands hebdomadaires du cinéma reparus, notre existence se justifiera toujours.

Nous ne nous attacherons pas à surpasser en beauté ni en luxe ce qui a été fait dans le domaine de la documentation et de l'illustration photographiques.

Mais nous voulons, tout en cherchant à demeurer accessibles et attrayants, en nous efforçant de ne pas vous en-



*Rellys, le sympathique comédien marseillais, vient de vivre une série d'aventures extraordinaires pour les beaux yeux de Monique Rolland. Cela se passe dans Narcisse.*

nuyer, dégager à votre intention tout ce qu'il y a de passionnant, de digne et de noble dans l'art et dans le métier de cinéma. Sans nous dérober à vos excusables curiosités, nous voudrions en susciter d'autres chez vous, qui méritent de vous devenir précieuses.

Nous ne sommes pas des esthètes. Nous ne voulons pas ressusciter les revues « d'avant-garde », qui eurent d'ailleurs, à leur époque, leur indéniable utilité. Mais, sans vouloir contester que Tino Rossi ou Annabella appartiennent au Cinéma, nous aimerions à vous rappeler ou à vous faire connaître que, de Marey à Debrie, de Méliès à John Ford, de *L'Assassinat du Duc de Guise* à *La Fin du Jour*,

des *Vampires* à *Scarface*, d'Emile Cohl à Walt Disney, du phono synchrone de Gaumont au dernier poste sonore, de *La sortie des Usines Lumière* aux documentaires poétiques de Jean Painlevé, du reportage de Mesguich à Athènes aux *Dieux du Stade*, le cinéma représente aussi une masse de faits, de recherches, de gens brillants et d'anonymes ouvriers, de traits de génie et de patientes améliorations, de réussites exaltantes et d'échecs salutaires, tout ce qui justifie vraiment votre passion pour le cinéma, tout ce qui commande notre dévouement à le servir.

LA REVUE DE L'ECRAN.

## RUBRIQUE HISTORIQUE DIX ANS DÉJÀ...

Voilà tout juste dix ans que notre confrère *Cinémonde* a organisé un référendum pour constituer une Académie du Cinéma Français. Les résultats de ce plébiscite nous paraissent assez étranges même pour l'époque: Lucius Lumière, les metteurs en scène Abel Gance, Jacques Feyder et Henry-Roussell, les opérateurs Raymond Agnel et Léonce H. Burel, et enfin, les artistes Maurice Chevalier, Jean Angelo, Jean Murat, Dolly Davis, Gina Manès et Louise Lagrange.

“O”

Paris avait reçu à ce moment-là la visite de trois personnalités cinématographiques américaines: William Hays, le Tsar du Cinéma, et les artistes William Powell et Ronald Colman.

“O”

En ce qui concerne la production, on notait un essor tout particulier des versions nombreuses de Paramount, tournées dans les studios de Joinville. Charles de Rochefort venait de terminer la version française du *Secret du Docteur*, tandis que Adelqui Millar réalisait la version espagnole et Richard Ordynski la version polonaise. En même temps, on tourne à Joinville les versions étrangères de *Une femme a menti*, dont Félix Basch, Adelqui Millar et John Brunius assurent respectivement la réalisation en allemand, espagnol et suédois.

Chez Pathé-Natan, Marco de Gastyne tourne *Une belle garce* avec Gina Manès

et Gabriel Gabrio, et Pière Colombier termine *Le Roi des Resquilleurs*, le grand succès de Georges Milton-Beuboule.

A cette époque de grands échanges internationaux, Léo Mittler tournait *Le Roi de Paris*, avec Ivan Pétrovitch, la regretée Suzanne Bianchetti et Gabriel Gabrio, tandis qu'Henry Roussell réalisait à Berlin la version française de *Barcarolle d'Amour* avec Simone Cerdan, Annabella, Charles Boyer, Maurice Lagrenée et Jim Gérald.

Notons encore que Abel Gance terminait le montage de son film *La Fin du Monde* qui devait marquer les débuts de Victor Francen au film parlant.

“O”

Voici maintenant la liste de quelques films américains qui commençaient à cette époque leur carrière sur les écrans français: *Le Cachet rouge*, avec Edith Roberts, *Don Juan malgré lui*, avec Raymond Mac Kee et Mary Quillan; *La Lumière dans la nuit*, avec le grand acteur disparu depuis lors: Henry B. Walthall; *Mademoiselle s'amuse*, avec Gertrude Olmstead et Helen Foster; *L'Île du Diable*, avec Jacqueline Logan et Jack Mcwer; *L'Aventurier*, avec Pauline Garon et Wheeler Oakman; *Anny danseuse*, avec Shirley Mason et Jack Mcwer; *Pile ou face*, avec Barbara Bedford et Robert Frazer; *La Déesse*, avec Viola Dana et Rex Lease; *Destin de Femme*, avec Helen Foster et Donald Keith; *Nuits de Californie* et *L'Affaire Burton*, tous

deux avec Lola Lane; *Cœurs Farouches*, avec George O'Brien et Sue Carol; *Sous le talon de fer*, avec William Boyd, Jetta Goudal et Grace Darmend; *Le Yacht d'Amour*, avec Billie Dove.

Signalons également quelques films allemands: *Jeunesse fardée*, avec Tony van Eyck, Wolfgang Zilzer et Erna Merena; *Eve dans la Soie*, avec Lissi Arna, Walter Rilla et Curt Vespermann; *Fromont jeune et Risler aîné*, d'après Daudet, avec Lucy Doraine, Fred Lcuis Lerch, Peter Leska, Karina Bell et Ivan Hedquist; *Parce que maman* avec Anita Dorris, Walter Rilla et Peter Leska.

Pour les films français, une bande sort tout à fait de l'ordinaire: *Rapacité*, réalisation d'André Berthomieu, avec René Lefèvre, qui s'écrivait encore Lefebvre, Florence Gray et Gaston Jacquet. « Un drame très vigoureusement réalisé, mais assez morbide », disait la critique.

F.

### LA REVUE DE L'ECRAN

43, bd de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE  
Rédacteur en chef : Charles Ford.  
Secrétaire général : R.-M. Arlaud.

#### Abonnements

France :  
1 an: 50 frs, 6 mois: 28 frs, 3 mois: 15 frs  
Etranger U. P.  
1 an: 80 frs, 6 mois: 45 frs, 3 mois: 25 frs  
Autre pays :  
1 an: 100 frs, 6 mois: 60 frs, 3 mois: 35 frs  
(Chèques Postaux : A. de MASINI,  
43, bd de la Madeleine, Marseille  
C. C. 466-62)

ACHAT - BIJOUX  
Brillants - Platine - Argenterie  
**CHABOT**  
26, La Canebière, 26  
(entresol)  
MARSEILLE

### QUELQUES INSTANTS AVEC...

## M. TIXIER-VIGNANCOUR

par Félix-Henri MICHEL

M. Tixier-Vignancour, chargé de mission, chef des services du Cinéma, a bien voulu nous recevoir ce matin.

Vous connaissez l'homme: jeune, taillé en athlète, il donne l'impression d'une force équilibrée et réfléchie. Les yeux sont vifs et le regard franc et pénétrant ne s'arrête pas aux apparences... Un geste cordial d'accueil et la conversation s'engage.

« — Naturellement, vous voulez savoir ce que je pense de la situation actuelle du Cinéma français ?

« — Et aussi vos projets, s'il n'y a pas d'indiscrétion.

« — Ce qu'il fallait, avant tout, c'était assurer la continuité de notre Septième Art, tout en mettant debout sa réorganisation nécessaire.

« — On a déjà parlé de l'orientation nouvelle que vous entendez lui donner. Par quels moyens ?

« — Par l'assainissement des programmes d'abord; une rigoureuse révision de la totalité du répertoire actuellement à la disposition des salles s'impose, ainsi que l'interdiction pure et simple de tant de films soi-disants *originaux* ou *d'avant-garde*, qui n'étaient que la glorification de mauvais garçons ou de personnages vraiment trop d'« exception ».

La Belgique s'était bien trouvée pendant plusieurs années, avant la guerre, du classement des films en catégorie « tous publics » et en spectacles interdits aux moins de quinze ans. Nous entendons suivre cet exemple. Je considère comme le premier devoir de l'Etat de veiller à une saine formation de la jeunesse, en particulier, et de s'attarder à relever le goût du public, en général. Les films « documentaires », si injustement négligés jusqu'ici, et des actualités cinématographiques offrant, avec les images de la vie du monde, le noble spectacle des efforts de toute la France qui se ressaisit et se remet au travail, nous y aideront puissamment.

« — Vous venez de parler des Actualités. Serait-il indiscret de vous demander vos projets sur ce point ?

« — Je regrette de ne pouvoir encore vous donner de précisions. Tout ce que je puis vous dire, c'est que,

d'ici deux ou trois semaines, des actualités sortiront (1); la création d'un organisme nouveau s'élabore. Ce problème des Actualités, indispensables non seulement pour satisfaire le public avide d'informations, mais aussi pour le mettre dans l'ambiance nouvelle à été, je ne vous le cache pas, ma première préoccupation depuis que j'occupe mon poste. Si difficile à résoudre qu'ait été la question de la pellicule, j'ai tenu à réserver aux Actualités la priorité qui leur était indispensable.

« — Pourriez-vous nous fournir quelques précisions à ce sujet ?

« — Bien volontiers, car cela vous permettra de juger l'importance des efforts accomplis. Ce que nous possédions en *negatifs* et en *positifs*, après le repli, était insignifiant. Mais nous avons obtenu de la Maison Lumière, à qui nous avons pu apporter l'aide nécessaire pour les matières premières, qu'elle sorte, dès la fin septembre, une quantité suffisante de pellicule négative et positive. En outre, nous avons suscité la fabrication de pellicule positive dans une usine du Sud-Est qui, jusqu'ici, s'était spécialisée dans la photo aérienne et la radiographie. Bien entendu, il s'agit là d'une production qui s'accroîtra au fur et à mesure des possibilités. Aussi avons-nous veillé à son contingentement, en fonction de l'intérêt respectif de chaque production, ainsi que je vous l'ai dit pour les actualités.

« — De ces explications dont nos lecteurs sentiront tout l'intérêt, il ressort que les bruits qui courent de trafiquants offrant sur la Côte d'Azur de la pellicule à 12 francs le mètre seraient sans fondement ?

« — Ce sont là pures vantardises, ou il ne pourrait s'agir que de métrages infimes, car tous les stocks ont été soigneusement recensés et ils étaient très faibles.

« — Si ce n'était pas abuser de votre obligeance, nous serions heureux d'obtenir de vous quelques détails au sujet du film sur les dramatiques événements de Mers-el-Kébir, dont on dit la sortie prochaine ?

« — Je suis heureux que vous m'offriez l'occasion d'attirer l'atten-



Jean-Louis TIXIER-VIGNANCOUR

tion de vos lecteurs sur cette première expérience d'un film tiré et monté en France depuis l'armistice. C'est là, vraiment, une preuve des miracles que peut réaliser l'union de bonnes volontés. Pensez que ce film de 300 mètres, sur de l'excellente pellicule Lumière, a pu être développé et tiré à 130 copies en une journée et une nuit... Et savez-vous chez qui ? Chez votre éminent concitoyen Marcel Pagnol, qui, par dévouement pour le Cinéma de chez nous, a consenti, pour le plus grand bien de tous, à industrialiser son organisation artisanale.

Mais l'entretien s'est prolongé plus que nous ne le pensions. La crainte d'être indiscret nous incite à prendre congé. Cependant, nous ne pouvons retenir une dernière question, peut-être un peu « brûlante », et que nous posons timidement :

« — Peut-on parler d'une collaboration cinématographique franco-allemande ?

« — Le Gouvernement a obtenu de s'entretenir de cinéma avec l'Allemagne. Des conversations sont engagées. Il n'y a rien de plus à dire actuellement. Quand le moment sera venu de donner des précisions, *La Revue de l'Ecran* en sera avertie.

(1) Nos lecteurs savent qu'en effet, deux journaux d'actualités passent actuellement sur les écrans de la zone libre.

# Qu'est-ce que c'est ?

Voulant, par recoupement de diverses opinions se faire une

idée nette, notre ami Farinole est allé dans une salle demander

à chacun " Qu'est-ce que c'est qu'un Cinéma " ?

Et voilà ce que ça donne pour ...



# LE ROLE DU CINEMA DANS LA RESTAURATION DU PAYS

par René JEANNE

« Nous avons à restaurer la France. Montrez-la au monde qui l'observe, à l'adversaire qui l'occupe, dans tout son calme, dans son labeur et dans sa dignité. »

Maréchal PETAIN.

Dans l'œuvre immense de rénovation entreprise par le Maréchal, le cinéma a un rôle important à jouer, des services considérables à rendre. Les réformes accomplies depuis trois mois, celles qui le seront demain, ne peuvent, en effet, être pleinement efficaces que si les idées qui les ont dictées se substituent dans les esprits de millions d'hommes à celles qui, des années durant, s'y sont insinuées puis installées: la métamorphose des valeurs, des habitudes n'est possible que si elle est précédée par une métamorphose des esprits. C'est là l'œuvre à accomplir quotidiennement, avec patience et persévérance, par la Presse, par la Radio, par le Cinéma, par le Cinéma plus encore peut-être que par la Presse et par la Radio.

Les images, on l'a dit bien des fois, mais on ne le redira jamais assez, possèdent une force de persuasion bien plus grande que celle des mots; les traces qu'elles laissent dans les esprits sont plus profondes, plus durables que celles des mots. La police du Second Empire le savait bien qui, par l'entremise des colporteurs, répandait si généreusement à travers les campagnes des images d'Epinal à la gloire du régime et de ses représentants. Or, quelle est la force de persuasion d'une image d'Epinal comparée à celle d'un film ?

Il faut donc utiliser les écrans pour mettre leur public en face de réalités qu'il n'a peut-être pas parfaitement comprises à la lecture des journaux ou à l'audition des émissions radiophoniques, pour les lui expliquer, pour lui donner le « pourquoi » des obligations qu'on lui impose, des restrictions dont il a à souffrir.

Ce rôle d'information est le premier dont le Cinéma a à s'acquitter. Pour qu'il puisse tenir ce rôle, il faut d'abord ressusciter les « actualités » qui ont disparu des écrans depuis le début de juin. De cette résurrection on s'occupe activement.

Il faut ensuite développer la production de ce qu'il est devenu d'appeler les « Documentaires » et élargir la place qui leur est faite dans les programmes. Quand on sait dans quelles conditions sont réalisés et exploités les films de ce genre, on est étonné qu'il y ait encore des producteurs de « documentaires » en France. Et pourtant, de tels films pour lesquels le public éprouve

le plus vif intérêt — quand ils sont bien faits — sont indispensables à la vie d'un grand pays qui ne peut trouver de meilleur instrument de propagande.

C'est là une mesure facile à prendre (Elle a déjà été prise par certains préfets et par certains maires). Le public n'y trouvera que des avantages et la réalisation de « documentaires » plus nombreux permettra à quelques jeunes, aspirant à devenir metteurs en scène, de faire leurs premiers pas dans la carrière qui les attire et de montrer ce dont ils sont capables.

Mais même s'il s'acquittait largement de cette mission d'information qui est la sienne, le Cinéma ne répondrait pas complètement à ce que, dans les circonstances actuelles, attendent de lui ceux qui l'aiment et qui, sachant ce dont il est capable, lui

font confiance, si en ce qui concerne la distraction qu'il apporte à la foule, il ne modifiait pas profondément les méthodes qui ont été les siennes depuis quelques années.

Ici, nous abordons un autre problème: celui de l'organisation de la profession cinématographique.

C'est le monde cinématographique marseillais qui, au lendemain de l'armistice s'est, avant tout autre, préoccupé de cette importante question sur laquelle il a ses idées qui sont fort intéressantes. J'essaierai, dans un prochain article, de dire comment, à mon avis, se présente ce problème dont la solution est urgente, car tant que le Cinéma français ne sera pas organisé, il ne pourra s'acquitter de façon satisfaisante du rôle qui lui incombe dans la renaissance du Pays.

## JEAN SAPENE est mort

Jean Sapène, qui vient de mourir à Vichy, a occupé une place considérable dans l'histoire du cinéma français. Après avoir pris la direction générale du journal *Le Matin*, Jean Sapène, dont l'activité a toujours été débordante, fonda et dirigea la Société des Ciné-Romans qui groupa un très grand nombre de réalisateurs adroits, dont les productions plus ou moins artistiques, mais toujours populaires, firent connaître les artistes français dans toute l'Europe. Parmi les films à épisodes qui sortirent des studios des Ciné-Romans, rappelons *Surcouf*, avec le toujours regretté Jean Angelo, *Le Vert-Galant*, et *Mylord l'Arsoille*, avec Aimé Simon-Girard, *L'Enfant des Halles*, *Jean Chouan*, avec Maurice Schutz, etc.

Sapène avait tenu à faire tourner sa femme, la cantatrice Claudia Victrix qui fut, en effet, l'interprète de plusieurs films, entre autres de *L'Occident*. Sapène commandita également des œuvres dramatiques comme *Antoinette Sabrier*, d'après Romain Coolus, *On ne badine pas avec l'amour*,

avec Lysiane Bernhardt, et enfin *L'Argent*, d'après Zola, avec une excellente troupe internationale composée de Alcover, Brigitte Helm, Alfred Abel, Henry Victor et Mary Glory, dont ce fut le premier film, tout au moins sous ce nom-là, puisqu'elle avait interprété quelques petites bandes sous le nom d'Arlette Genny.

Comme vient de le rappeler *Candide*, ce film faillit avoir des conséquences dramatiques. Au cours d'une discussion très vive entre le metteur en scène Marcel L'Herbier et Jean Sapène, celui-ci se rua sur le réalisateur et faillit l'étrangler. L'Herbier porta plainte, mais le différend se termina à l'amiable.

Durant les dernières années, on n'avait plus parlé de Jean Sapène. Son nom restera dans les annales du Cinéma comme celui d'un grand animateur, d'un chef dont toutes les tentatives ne furent peut-être pas également heureuses, mais qui donna au film français des débouchés mondiaux.

CH. F.

# LA BOHÈME AU TRAVAIL

par

René DARY

Il est très difficile de se mettre d'accord lorsque l'on veut comparer les films américains et les films français. Chaque partisan exagère un peu, les uns vous disant : « Il n'est bon film que d'Amérique, tout le reste est miteuse plaisanterie » et les autres : « La France est parvenue (jusqu'en 1939) à mettre sa production au tout premier rang, tous les films américains sont grotesques et enfantins à côté ! »

Il est inutile de relever que personne n'a entièrement raison, ni entièrement tort; je ne voudrais pas jouer au juge, il me manque pour ça un air doctoral et une grande barbe, mais je crois quand même sans orgueil, je vous l'assure, que mon opinion vaut quelque chose, parce que je ne « débarque » pas dans le cinéma; j'ai tourné ou joué sur scène depuis presque toujours, lors de mes débuts, j'étais tout petit, petit (le cinéma d'ailleurs n'était pas très vieux non plus). Pour bien connaître mon métier, j'ai beaucoup travaillé, beaucoup écouté aussi ceux qui en savaient plus long que moi, ils m'ont beaucoup appris. Je crois donc que chaque industrie cinématographique a des qualités très précises; la nôtre en possède de particulièrement flatteuses dans le domaine de l'esprit et de la compréhension artistique, mais les Américains nous surpassent par un fini irréprochable qui est pour beaucoup dans la force et le rythme de leurs œuvres. Ce fini provient, pour une grande part, de la classe, de la conscience du métier — sans même parler du talent — de chaque petit rôle; ils sont tous choisis du type exact qui convient et ensuite interprètent le peu qu'ils ont à faire avec autant de soin et de sérieux que s'ils tenaient la vedette. Ne me faites pas dire que les petits rôles sont toujours mauvais chez nous, mais il faut reconnaître que dès qu'un acteur s'est vu confier quelque chose, il répugne à jouer ce que l'argot théâtral appelle des « panes »; il les interprète sans conviction, et ça se voit. De la sorte, on ne parvient pas à créer une équipe fixe de bons éléments pour ces comparses, qui, pourtant, forment

le plus souvent toute l'atmosphère d'un film, le metteur en scène en est réduit à se contenter des « mauvais » qui se sont résignés, ou fait alors une consommation impressionnante de débutants dont la bonne volonté ne peut compenser l'incapacité. La conséquence de cet état de chose est d'abord le manque de mouvement, d'atmosphère, d'entraînement, l'impression de vide. C'est aussi autre chose qui, quoique d'ordre technique, intéresse le public, car cela pourrait raréfier de plus en plus la production française obligée actuellement de compter à l'extrême.

Je crois qu'il est possible pourtant de remédier à cet état de chose en formant des équipes de gens à qui l'on inculquera les éléments de ce qui est un métier. A ce moment, les metteurs en scène ne choisiront plus n'importe qui et chacun saura que l'on n'aborde pas le cinéma sans rien savoir, chacun apprendra aussi que lorsqu'on aime son travail, on ne déchoit pas de tourner une toute petite chose, alors que la fois précédente, le hasard de la distribution, la concordance de votre physique avec un personnage du scénario, vous avaient fait confier quelque chose de plus important.

Je sais bien qu'il existe des écoles, mais je crains qu'elles ne négligent trop la pratique et en tout cas, elles sont coûteuses, ou pour le moins, les études y sont trop longues pour ceux qui ne peuvent pas attendre.

C'est pour cela que j'ai créé dernièrement à Marseille, ce que j'ai appelé « La Bohème au travail ». Dans ce titre, j'ai voulu exprimer que, malgré les cours indispensables, malgré le professeur nécessaire, il ne s'agissait pas d'une affaire, même pas d'une école, mais bien d'une équipe: j'ai réuni tous ceux que mon idée intéressait et je leur ai dit: « Voilà, si cela vous plaît, on va faire ça tous ensemble, c'est vous qui dirigerez la chose; qui nommerez un comité directeur, un secrétaire, un trésorier... » Nous sommes déjà en plein travail. On m'a demandé: « Quelle est votre méthode? votre doctrine? » Que voulez-vous répondre, je n'ai ni méthode, ni doctrine, je voudrais simplement trans-

René Dary avec Katia Lova dans *Le Révolté*.

mettre ce que je sais, puisque cela m'a servi, donner moi aussi ce que m'a donné ce grand acteur: Lucien Guitry, dont j'ai été l'élève et qui me disait: « Quand tu as un texte, ne cherche surtout jamais une intonation! Comprends-le, sens-le et quand tu en seras imprégné, l'intonation viendra toute seule; si tu dois la chercher, renonce plutôt; ce le texte n'est pas fameux, ou tu n'y comprends rien, mais de toute façon, tu seras très mauvais. »

Voilà ce que je voudrais faire sentir d'abord, donner à chacun la possibilité de créer en lui cet état, et puis nous commencerons à travailler de vrais rôles sans nous attarder beaucoup aux classiques, admirable école, certes, mais qui représente souvent un bagage un peu inutile et qui, en tout cas nous empêcherait d'arriver rapidement à un résultat. Or, je ne veux jamais perdre de vue que ceux qui ont voulu me suivre ne peuvent en général pas attendre, il faut leur donner un bon outil pour travailler.

Au début, j'ai dû demander à chacun d'apporter une petite part mensuelle pour aider notre *bohème* à vivre, mais au bout de six mois au maximum, le petit noyau des créateurs ne doit plus rien payer; notre *Bohème au travail* aura donné des spectacles payants devant des amis d'abord, le vrai public ensuite et pourra de la sorte faire elle-même ses frais. A propos de ces spectacles, on va me dire comme on l'a fait déjà: « Pourquoi faire monter sur la scène des gens qui vont se consacrer au cinéma? » A quoi je répondrai qu'un acteur doit prendre contact avec le public, connaître ses réactions bonnes ou mauvaises, en un mot l'affronter pour le connaître et s'en souvenir, quand il jouera devant une caméra. Je suis certain que nous aurions bien moins de non-valeurs si chacun s'était plié à cette règle.

Mon effort sera largement récompensé si plus tard, lorsque les studios travailleront régulièrement, je puis dire:

« Voilà, j'ai formé une équipe, tous ceux-ci savent leur métier, les uns ont du talent, d'autres des qualités, certains seront vedettes, aucun n'est là pour ça, tous ne veulent qu'exercer un métier; il y en a des grands et des petits, des grés et des maigres, des beaux et des vilains, des vieux et des jeunes. Ils représentent les types les plus divers dont on peut avoir besoin au cours d'une action. Où qu'ils soient placés, tous contribueront à faire un vrai film vivant car tous aiment ce qu'ils font, même si c'est dans l'ombre, ils ne tâtonneront pas, car ils savent travailler, ils savent que si notre métier n'est pas tout à fait ce pays merveilleux l'on s'imagine, il est, et c'est bien plus réconfortant, le plus beau métier qui soit.

# NON, le Cinéma ne tuera pas le Théâtre...

en dépit des fossoyeurs prématurés

et de Paul Claudel

Les historiens qui ne se sont pas encore mis d'accord sur les origines exactes du théâtre, répondent diversement lorsqu'on les interroge sur l'avenir de cet art vieux de plusieurs siècles. Selon les uns, le théâtre est éternel parce que, répondant à un besoin permanent de l'homme, selon les autres, la naissance d'une industrie nouvelle, celle du cinéma, a bouleversé les possibilités de l'expression dramatique, telle que nous les concevions de Sophocle à nos jours.

Pour ces derniers, par conséquent, il est de bon ton de déclarer que le théâtre se meurt, que le théâtre est mort.

Prenez immédiatement et énergiquement position pour les optimistes contre les fossoyeurs tout en signalant que cette troupe funèbre vient de s'enrichir d'une recrue particulièrement vivante — nous ne nous attendions pas à le retrouver en pareille compagnie — M. Paul Claudel.

Répondant, en effet, tout récemment, à un enquêteur qui s'inquiétait des destinées de la littérature, M. Paul Claudel a notamment déclaré: « Que le théâtre, avec sa mise en scène naïve et durant dont l'œil se fatigue aussitôt, avec ses froids dialogues, ce rentissement incessant de gros sabots, et ces personnages sans figure et sans authenticité, paraît laborieux et lourd! Derrière l'écran, au contraire, l'auteur a totalement disparu, quel soulagement! »

Plus loin, emporté par son zèle à détruire ce qu'il adora naguère, le torrentiel auteur de *L'Annonce faite à Marie*, prophétise le triomphe total du cinéma et de la radio, puis ajoute: « Quelle sécurité de pouvoir arrêter par un simple allongement de l'index, les interminables dissertations de Bérénice et d'Anthiochus! »

On sursauterait si l'époque ne nous avait accoutumés à des émotions plus violentes. Oui, M. Paul Claudel raille cet immortel poème de la langue française qu'est *Bérénice*!

C'est évidemment son droit, notre droit étant de lui faire savoir qu'il se trompe s'il est sincère et qu'il a gravement tort s'il nous trompe.

Mais cherchons dans le recuade de son raisonnement l'immuable grain de sable du motif personnel et nous trouvons qu'en émettant une telle opinion, M. Paul Claudel, renégat du théâtre, exprime la déception de M. Paul Claudel, dramaturge.

Si bien que la condamnation du théâtre, en général, que nous venons de lire, pourrait être, en particulier, la condamnation du théâtre de M. Paul Claudel.

Et, parce que M. Paul Claudel a connu tard la faveur d'un public restreint, que fait-il? Il décapite une statue qu'il n'a jamais modelée.

par

RENÉ AUBERT

Car, si nous nous inclinons devant la grandeur de l'œuvre claudélienne, si nous en avons souvent apprécié les cimes, nous refusons de considérer cette œuvre comme un ensemble d'œuvres théâtrales, voilà un authentique monument de somptueux poèmes dramatiques.

Une cathédrale oui, mais une cathédrale sans pertes!

Disons tout net à M. Paul Claudel que le théâtre ne sera pas plus tué par le cinéma, que la peinture n'a été tuée par la photographie... Et quel amateur de musique se contentera d'une émission radiophonique s'il lui est donné de s'asseoir devant un vrai chef d'orchestre, dans une salle de concert?

Le cinéma est un art neuf, magnifique, qui n'a pas encore trouvé sa technique exacte, mais qui la trouvera en étonnant le monde.

Le théâtre est un art ancien, qui a fourni ses chefs-d'œuvre définitifs: nul doute qu'à ces chefs-d'œuvre demain s'en ajouteront d'autres, et ce en dépit de l'opinion de M. Claudel.

Ces deux arts encore proches parents, sont appelés à se différencier profondément demain, nulle frontière commune ne sera alors possible entre eux.

Mais c'est un fait, il y a une crise du théâtre, cette crise d'ailleurs, nous n'hésitons pas à l'affirmer, est aussi vieille que... le théâtre.

Lorsqu'en effet, les commentateurs larmoyants de cette crise s'efforcent à prouver que les entreprises théâtrales sont dans l'impossibilité de s'assurer des recettes importantes et fixes, que la pénurie des grands auteurs, donc des grandes œuvres, est à peu près constante, ils ont raison sur un point qui reste de détail, ils ont tort dans leur généralisation.

Car il nous serait facile d'établir par des chiffres que toute pièce portant ce je ne sais quoi faisant le succès qu'on pourrait appeler le *sex appeal du tréteau*, passionne immédiatement un public nombreux et généreusement payant.

Il nous serait encore facile d'établir que le grand auteur dramatique fut de tous temps un produit rare, la nature s'en montrant systématiquement avare.

Rappelons qu'au miracle grec des grands tragiques succède un long chapelet de siècles sans production.

Nous sautons au Moyen-Age qui, pour nous Français, se dessine riche en promesses mais avorte sous la menace de la Renaissance.

Puis l'Angleterre connaît l'inégalable floraison élisabéthaine, le géant Shakespeare atteint des sommets jamais dépassés. L'Espagne s'enorgueillit de Lope de Véga et de Caldéron.

Avec le XVII<sup>e</sup> siècle, s'épanouit le triomphe du classicisme. Corneille, Racine, Molière portent l'art dramatique à son maximum de gloire.

Mais depuis trois siècles, aucune période équivalente en grandeur ne s'étale. Des isolés se montrent ça et là: Marivaux, Beaumarchais, Schiller, Musset, Becque, Tchekov.

M. Paul Claudel, par l'ampleur de ses ambitions, eût été de taille à ouvrir magnifiquement un vingtième siècle si, au lieu d'écrire pour les rayons des bibliothèques, il eût écrit pour les planches de la dramaturgie.

On voit par ce rapide bilan que depuis l'antique chariot de Thespis, on se contenterait des dix doigts de la main pour compter les authentiques maîtres de cet art, le plus facile en apparence, le plus redoutable lorsqu'on l'aborde.

Et cet art est, au fond, si indispensable, si nécessaire à nos cœurs, à nos esprits que les plus impensantes et populaires figures de la littérature des hommes sont nées pour et par le théâtre.

Quel roman, par exemple, nous offre l'équivalent d'une Phèdre, d'un Othello, d'un Alceste?

Et c'est précisément en raison de sa splendeur que le théâtre produit peu de grandes œuvres... Il est donc puéril de le





## NARCISSE

Ne professant pas une tendresse excessive pour ce genre de films, je dois bien admettre, pour m'être à tel point diverti en voyant celui-ci, qu'il y a dans *Narcisse* « autre chose » que dans ses frères spirituels: *Ignace*, *Barnabé*, etc.

Et cet autre chose n'est pas obligatoirement Rellys. Pour son premier grand rôle, cet artiste consciencieux fait exactement ce qu'il faut: il a été prudent, ou plutôt on a dû l'être pour lui. Dans *Narcisse*, il est correct, sobre, il ne force pas ses effets, laisse à la drôlerie des situations, et au mouvement endiablé de l'action, le soin de déchaîner la salle. Fernandel à sa place eût sans doute fait mieux, personnellement: c'eût été, ne craignons pas de l'écrire, au détriment de l'œuvre. Car, c'est assez exceptionnel pour être souligné, le film se suffit à lui-même, et A. d'Aguiar, en décidant de réaliser la version française de cette histoire, a vu juste. C'est un excellent scénario comique qu'il a adapté, cela se reconnaît à un détail caractéristique: le mécanisme du rire est déclenché, à l'approche de certaines situations, par la prévision même de ce qui va se passer. L'exemple le plus typique en est cette scène au cours de laquelle Rellys, élève-pilote malgré lui, condamné à coucher « à la boîte », est amené dans la chambre de l'adjudant-chef par un



RELYS

camarade facétieux (Paul Azaïs) qui le persuade que c'est là le local disciplinaire et qu'il n'avait qu'à s'y coucher en toute tranquillité: j'avoue avoir follement ri, d'avance à l'idée de ce qui allait se passer. Et puis, ce qui compte surtout dans ce

## NON, LE CINÉMA NE TUERA PAS LE THÉÂTRE (fin)

condamner sans appel, parce que ni Eschyle ni Shakespeare, ni Corneille ne se rencontrent, de nos jours, sur une banquette de métro, à la rigueur à l'Académie Française!

Le cinéma peut demain prendre possession du monde entier, il le mérite, nous le lui souhaitons; il peut accaparer pour la plus grande prospérité d'une industrie naissante toutes les salles disponibles de la planète, aucune puissance n'empêchera le génie de demain d'installer ses personnages sur quatre planches et deux tréteaux... C'est tout le matériel que demandait Lope de Véga pour illustrer sa fameuse définition des deux cœurs riches d'une seule passion.

M. Claudel, chacun peut et doit, selon

ses aptitudes, collaborer au relèvement matériel et spirituel de la France.

L'Histoire rapporte que le roi Philippe IV, ce monarque sous le règne duquel s'effondra la grande Espagne, aimait à ce point le théâtre qu'un drame réussi le consolait d'une bataille perdue ou d'une province arrachée à ses Etats.

Gardons nos provinces et faisons du bon et vrai théâtre, celui qui plaît au public, selon le vœu de Molière.

Nous constaterons que ce même public, capable d'apprécier un film excellent, se montrera également capable d'applaudir une belle œuvre si cette œuvre est faite pour lui.

René AUBERT.

premier tiers, et se termine dans le plus bel enthousiasme, c'est la mise en scène de l'aventure aérienne qui le termine. L'idée du malheureux qui ne sait pas piloter et qu'un concours de circonstances embarque dans un avion, idée déjà utilisée dans *L'Aviateur* et *Ademai Aviateur*, se trouve ici exploitée jusqu'à la quintessence, grâce à l'audace des « stunts », et grâce à une série de truquages ébouriffants (avion passant à travers un hangar, etc.). Avec ce seul épisode, la partie serait enlevée de haute lutte, même si, comme je le disais plus haut, l'excellence du scénario et du découpage, l'homogénéité de l'interprétation n'avaient pas diverti le spectateur tout au long de cette bande.

Mais, avant d'en venir aux artistes, donnons une idée rapide du scénario.

Narcisse Pigeon doit hériter dix millions d'un cousin aviateur militaire, à la condition qu'il veuille et qu'il puisse embrasser la carrière du défunt. Un autre cousin est sur les rangs, que Narcisse ne connaît même pas. Mais le hasard et les scénaristes font bien les choses puisque, comme Narcisse sort, absolument abruti, des épreuves préliminaires, il rencontre ledit cousin, pour le moment « rampant » et estafette motocycliste. Les événements qui suivent font que Narcisse endosse l'uniforme du cousin, se rend au camp d'aviation, et se trouve incorporé de force. On se doute des aventures qui l'y attendent. Mais Narcisse s'éprend de la cantinière, qui est également la fille de l'adjudant-chef. Dès lors, Narcisse ne veut plus quitter le camp. Et c'est alors que survient l'ultime et capital incident de cette aventure. Embarqué dans un prototype, dont il doit faire tourner le moteur au point fixe, Narcisse provoque inconsidérément le décollage de l'appareil, et accomplit sans le vouloir, en présence d'un public émerveillé, les plus affolantes acrobaties. Il parvient malgré tout au sol indemne et reçoit son brevet de pilote. Il pourra donc toucher les dix millions, dédommager son sympathique cousin, et épouser la cantinière.

Dans cette aventure, comme son personnage, Rellys l'échappe belle. Sa classe actuelle ne lui eût pas encore permis de supporter un mauvais film. Il a la chance de voir sa carrière assise sur une réussite co-

EDMOND EPARDAUD.

## SUR LA CÔTE D'AZUR

mique exceptionnelle. Il ne lui reste qu'à s'affirmer d'ici son prochain film, ou à souhaiter un scénario de même classe pour son prochain grand rôle. Toutes les promesses qu'il y a en lui demeurent réservées. Au fond, cela vaut mieux: s'il est parfait, ce sera pour nous une très agréable surprise, et s'il ne l'est pas encore, ce ne sera pas pour lui l'échec définitif. Mettons à son actif, outre les qualités de comique discret et sans outrance citées plus haut, qu'il a une très jolie voix, et d'excellentes chansons de René Sylviano pour la mettre en valeur.

Les autres interprètes sont Paul Azaïs, parfait comme à l'ordinaire, Gabrielle, qui joue remarquablement son rôle d'adjudant-chef, Monique Rollard, assez alerte et piquante dans son personnage de cantinière, Claude May qui, depuis longtemps, se contente d'être jolie et d'avoir de l'allure, Georges Grey (le cousin) qui est suffisant. Georges Lannes, Roger Legris, Robert Ozanne, Georges Pécelet, Jeanne Fusier-Gir, Joffre sont tout à fait dans la note.

## LA FILLE DU NORD

En dépit de la désinvolture des producteurs à l'égard des scénarios dans lesquels ils présentent l'admirable patineuse, il est difficile de nier l'agrément de productions semblables. Le soin, la recherche du détail compensent partiellement la pauvreté du fond, et l'on ne peut nier que Sonja Henie présente une valeur cinématographique incomparable. Il est vraiment dommage que les Américains n'aient pas visé plus haut pour elle. Ce n'est pas une artiste, me direz-vous? Et après? N'a-t-on pas fait *La Mort du Cygne* avec la danseuse Mia Slavenska?

En tout état de cause, Sonja apprend sagement son nouveau métier, et chaque nouvelle apparition nous la montre plus jeune et plus charmante à regarder. Quant à la patineuse, qui ne peut plus guère se surpasser, on la voit toujours avec un plaisir renouvelé. Les occasions qu'elle a de se produire sont assez habilement amenées, et les détails charmants n'y manquent pas. Témoin la scène au cours de laquelle Sonja institutrice patine avec ses élèves. Toujours dans le cadre de l'institution, *la chanson du métronome* est un tableau charmant, bien caractéristique du métier des réalisateurs d'outre Atlantique.

Les partenaires de Sonja Henie sont, cette fois encore, Tyrone Power, d'une sottise à ce point ingénue et satisfaite qu'elle en devient sympathique; le populaire chanteur Rudy Vallee, et l'étonnante Edna May Oliver, qui restera un des types les plus marquants du cinéma américain.

A. de MASINI.

NICE, octobre. — Il est évident que la production domine actuellement tout le problème du cinéma. Les salles dites de première vision ont pour quelques mois à vivre et encore, faut-il distinguer. Les distributeurs qui doivent faire face de leur côté à une situation très difficile, donnent dans chaque ville, la préférence à une ou deux salles qui leur assurent des recettes appréciables. C'est compréhensible, c'est humain. La pénurie de films a donc obligé de nombreuses salles d'exclusivité à modifier leur système d'exploitation, soit en donnant des films anciens, soit en faisant une large part aux attractions. Nice, à ce point de vue, ne s'est pas comportée autrement que les autres grandes villes.

Mais les films actuellement disponibles — si on élimine tous ceux qui, prêts depuis un an ne peuvent passer pour une raison ou une autre — sont très limités. On peut en compter une trentaine, y compris quelques films américains. Après? Il y aura un certain nombre de films allemands qu'on est en train de doubler dans les anciens studios Paramount, de Saint-Maurice. Si l'on admet que la nouvelle production américaine aura de plus en plus de difficultés à s'introduire en France, les programmes se trouveront alors devant un besoin urgent de films français. Mais ces films qui seront réclamés comme une substance vitale dans quatre ou cinq mois, c'est actuellement qu'on devrait les concevoir, les préparer, les réaliser.

Au moment de l'occupation de Paris, un exode de producteurs s'est fait vers la côte méditerranéenne. Marseille en a retenu quelques-uns, mais la plupart sont venus dans les Alpes-Maritimes. Ils apportaient avec eux quelques capitaux liquides et de la bonne volonté. Ils étaient suivis par quelques metteurs en scène, des artistes, des opérateurs. Un camion de son Pathé avait pu s'enfuir de la rue Francœur avec une excellente équipe, quelques heures avant l'occupation de la capitale et était arrivé intact à Nice. Les journaux locaux relancèrent l'idée tant de fois émise d'un Hollywood azuréen. Il n'en fallut pas plus pour attirer sur la fameuse Promenade qui s'appelle toujours « des Anglais » et sur la non moins fameuse Croisette, d'autres metteurs en scène, d'autres artistes, d'autres techniciens.

Marcel L'Herbier, Marc Allegret, René Lefèvre se trouvaient déjà au Cap d'Antibes, préparant, polissant et repolissant des mystérieux scénarios qui ne demandaient qu'à voir le jour. Jacques de Baroncelli

était en sa propriété du Golfe Juan, Abel Gance faisait la navette de Cannes à Nice, Léonide Meguy se remettait d'un très grave accident d'auto dans la calme maison fermière d'Annie Vernay, à Sclos de Contes. Chacun avait son scénario tout prêt à tourner. Abel Gance devait commencer, il y a un mois sa *Messaline*, très modifiée et débaptisée, avec Viviane Romance. Marc Allegret, comme le réalisateur de *La Roue*, avait déjà retenu les studios de la Victorine, et René Lefèvre, encore tout chaud de son grand succès des *Musiciens du ciel*, n'attendait que la première occasion favorable pour recidiver.

Que leur manquait-il? Les artistes étaient là, prêts à sacrifier leurs cachets astronomiques plutôt que de ne rien faire; les techniciens étaient aux ordres. Et la porte des excellents studios de Saint-Augustin, renforcés par ceux de Saint-Laurent-du-Var, était large ouverte.

Les producteurs, représentant le tout puissant et indispensable capital, vivaient en exilés à Cannes. Ils jouaient à la belote en attendant de pouvoir faire mieux et assumeraient à qui voulait les entendre, qu'ils seraient très heureux de commanditer des affaires sérieuses.

Que manquait-il donc à toutes ces bonnes volontés dispersées et désœuvrées pour se réunir et agir efficacement?

(Voir la suite page 12)

## ENTRE GENS DU MÉTIER



Le représentant: Il rend bien, votre film?

Le directeur: Oui, pas mal...

Le représentant: Evidemment, ces films de gangsters!

# Michèle MORGAN



quelques heures avant son départ pour HOLLYWOOD

Elle semble toute petite, tassée dans un immense fauteuil, elle est exactement comme on voudrait qu'elle soit et c'est malheureusement assez rare pour être signalé. La belle aventure qui lui est arrivée ne l'a pas éblouie, elle en reste un peu étourdie, un peu craintive aussi.

Nous avons passé avec elle ses dernières heures en France car Michèle Morgan s'en va; elle s'en va discrètement, l'heure n'est plus aux publicités tapageuses, aux reporters sur le quai de la gare. On ne verra pas Michèle Morgan courir sur le pont de Normandie, on ne fera pas d'elle de photogéniques profils perchés à l'arrière d'un transatlantique. Tout au plus un photographe fixera-t-il d'elle une image emmitouflée dans un énorme manteau à carreaux d'airs, si énorme, si emmitouffant qu'on le prendrait pour une couverture de voyage. Saisie ainsi à sa descente de Clipper, Michèle Morgan ressemblera beaucoup plus à une aviatrice terminant un raid difficile qu'à une « star » en déplacement et ce sera très bien ainsi. Cela correspondra beaucoup plus à la toute jeune fille au regard de faïence et à la bouche lûlée.

« Je ne puis dire que je ne suis pas contente, j'ai trop attendu ce moment-là depuis toujours, depuis avant Gribouille, mais, maintenant que ça y est, j'ai un petit peu peur. »

Et comme quelqu'un lui répliquait : « Mais c'est pourtant une consécration ! » Elle répondit : « Non ! c'est plutôt un recommencement, il faut tout reprendre à la base, faire des essais, être acceptée ou éliminée. D'autres en ont fait durement l'expérience. Du reste je trouve que c'est assez bien dans un sens, j'aime lutter, travailler; vous vous trompez complètement si vous vous imaginez que je me suis mise sur un petit piedestal; dans notre métier il faut absolument et toujours aller de l'avant. Néanmoins c'est angoissant de partir seule pour un pays où j'ai certes des amis, mais aucun de très intime. J'imagine les premiers jours, le moment où je me trouverai seule dans ma chambre, le soir... je crois que je ne serai pas très fière. L'Amérique m'apparaît comme un pays immense où je serai perdue. »

« Savez-vous ce que vous allez tourner et avec qui ? »

« Non je ne sais rien, je pars dans des circonstances bien différentes que les autres; on devait m'envoyer des scénarios, des projets d'adaptation, mais les relations sont si difficiles qu'il a fallu y renoncer. On a bien parlé de porter un roman à l'écran... Elle craint d'avoir trop parlé et s'arrête un peu gênée. Aucune insistance n'y fait, elle assure qu'elle ne sait plus rien du tout, tout au plus pense-t-elle qu'il est peu probable qu'elle tourne avec Charles Boyer, qu'elle aimerait énormément avoir comme partenaire James Stewart ou Cary Grant, comme meilleur en scène le grand Leo Mac Carey réalisateur d'Elle et Lui et que les directeurs de la R. K. O. estiment que ces désirs sont réalisables.

On abandonne d'ailleurs très vite ce sujet du voyage dont le miroitement est alourdi d'un tourment et Michèle Morgan parle du théâtre et du Cinéma... Je ne sais comment la conversation est arrivée là dessus, je jure pourtant sur la tête de mon rédacteur en chef, n'avoir pas posé la rituelle question: « Préférez-vous le théâtre au cinéma ? » qui me rappelle la question que posent aux bébés les oncles rabacheurs: « Aimes-tu mieux ta maman ou du chocolat ? »

Toujours est-il que Michèle Morgan se plaçant en tant que spectatrice (car comme actrice dit-elle, c'est tout différent) éprouve au théâtre un certain malaise.

« Cette vie entre trois murs, où il manque toujours le quatrième me gêne, le théâtre ne peut me prendre tout à fait, il est pour moi comme une œuvre d'art que l'on admire, qui vous émeut même; mais on n'oublie jamais qu'il s'agit d'un spectacle dans une salle. Je trouve pour cela que le théâtre ne doit pas

chercher à se rapprocher de la vie qu'il ne pourra pas imiter, mais au contraire styliser, s'évader et nous aider à nous évader.

A l'écran au contraire, on est plongé dans l'attention, on suit les personnages, on oublie tout pour partir avec eux, c'est plus direct et il faut que ce soit plus direct ! »

En parlant, elle abandonne ce charme timide, un peu ironique qu'elle avait auparavant, et, tout d'un coup, elle aperçoit Farinole qui, dans un coin de la pièce, fait croquis sur croquis au dos de toutes les lettres et de toutes les factures qu'il possède sur lui.

« Montrez-moi. »

Farinole refuse farouchement, et pour le décider peut-être, elle raconte qu'elle aussi, sait dessiner. Elle a même illustré des articles dans une revue de Budapest où il y avait notamment une tête de Greta Garbo. On peut un instant bercer l'espoir d'un match original, imaginer déjà dans La Revue de l'Écran, en regard de Michèle Morgan vue par Farinole, un Farinole vu par Michèle Morgan. Espoir à abandonner, elle est redevenue très grave, s'est lassée dans son grand fauteuil, et critique maintenant les esquisses qu'on lui cède quand même (pour être dessinateur, on n'en est pas moins galant homme).

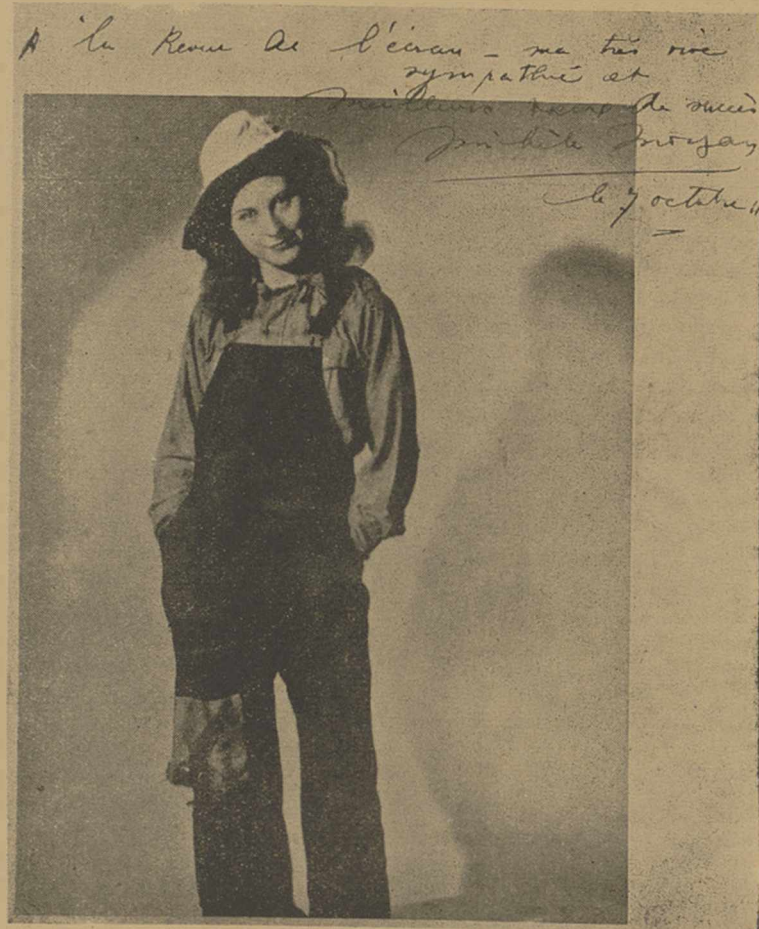
« Ça je crois que c'est bien moi. Mais pourquoi me voyez-vous toujours en femme fatale? Celui-là, j'espère que vous n'allez pas le publier... »

« Tout à l'heure, elle va s'envelopper dans le grand manteau-couverture, dont il ne dépassera plus que deux yeux bleu pâle d'un côté, deux pieds chaussés de bleu pâle de l'autre.

Michèle Morgan est partie vers la gare, vers Lisbonne, vers le gros avion, vers l'Amérique. Elle reviendra au printemps, peut-être tournera-t-elle alors, avec Allégret, le film qu'elle devait faire cet été.

Au revoir, petite star gentiment simple et un peu gavroche, au revoir et revenez-nous très vite.

R. M. ARLAUD.



# A TRAVERS LA PRESSE CHEZ LES AUTRES

Paul Olivier a publié dans Paris-Soir un récit très intéressant d'une visite rendue au « Père du Cinéma », le grand savant français Louis Lumière, à Bandol. Voici quelques extraits de ce reportage qui présente un tableau saisissant de l'activité de l'illustre inventeur :

Le port de Bandol s'étale doucement sur le front de cette allée de palmiers, dont on peut dire qu'elle n'est pas la moindre merveille de la côte varoise...

Des yachts, d'une blancheur immaculée, sont alignés comme pour la parade, des barques sont au repos et des joueurs de boules, au visage bronzé, se houpent à longueur de journée dans leurs parties interminables. Spectacle pacifique de douceur et de calme...

Tel est le décor qui se déroule au pied même de la villa « Lumen », une villa colorée pâle une villa où depuis quelques années, Louis Lumière est venu s'installer, en même temps qu'il y a transporté son laboratoire, son cabinet de travail, ses archives et surtout ses souvenirs. Ses souvenirs qui constituent comme une sorte de musée dans lequel se trouvent toutes les découvertes du savant prestigieux et où l'on peut voir, même, le premier cinématographe, l'appareil historique qui, en 1895, effectua les prises de vues du premier film tourné par l'inventeur lui-même et qui s'intitulait: « Ouvriers et ouvrières sortant de l'usine Lumière ».

Quarante-cinq ans ont passé, un demi-siècle presque, depuis le jour où Louis Lumière, au nom prédestiné, réalisa l'invention qui devait étonner le monde et qui, dans une époque où le génie désemparé se trouvait utilisé dans un sens malfaisant, donne plus de grandeur encore aux découvertes de la science, lorsqu'elles sont appliquées aux industries de paix.

Quarante-cinq ans ont passé et Louis Lumière, qui a vécu sa vie, debout, dans son laboratoire, est toujours au travail, à soixante-seize ans, un vieillard magnifique, débordant d'activité et qui, dans une modestie touchante, s'efforce de ne résumer son œuvre que par ces mots immenses: « Je ne suis, hélas, qu'un simple technicien... »

Quant à la carrière du cinéma, M. Louis Lumière émet plus que jamais l'espoir de le voir entrer dans une voie utile et raisonnable.

« Le cinéma, dit-il, a un grand rôle éducatif à jouer, mais c'est un enfant prodigue, qui a eu quelquefois de mauvaises fréquentations, et dont il faut souhaiter qu'il revienne bientôt au bercail... »

L'avenir du cinéma français est immense, pense M. Lumière, et il estime qu'il peut vivre, du point de vue technique, « en économie fermée », c'est-à-dire sur ses propres moyens.

Ainsi, parlant tout particulièrement de la question primordiale de la pellicule: « Que l'on ne croie pas que la France n'a pas de pellicule, La Société Lumière à Lyon, produit tous les types de pellicules utiles, la panchromatique et autres. Cependant, l'industrie française s'inspire dans la gestion de ses affaires, de principes de sage économie. Elle sait oser, mais en matière de crédit, par exemple, elle rejette les audaces de ses concurrentes américaines.

M. Louis Lumière pense pourtant que le cinéma, à part son côté récréatif, doit tendre plus que jamais vers des buts sérieux et avoir la place qu'il mérite dans l'enseignement et dans les programmes futurs.

— Le rôle qu'il doit jouer est énorme, et, dans le cadre éducatif, l'Etat ne le soutiendra jamais assez.

Egalement, dans Paris-Soir, nous trouvons un compte-rendu de la Biennale de Venise. Voici ce qu'écrit à ce sujet Jean Devau, le correspondant du grand quotidien :

Malgré la guerre, Venise vient de vivre sa grande semaine du Cinéma. C'était la « Semaine italo-allemande du film », à deux séances par jour, l'après-midi, le soir, dans la cité des doges désertée par les touristes étrangers, et que la défense passive a rendue obscure, comme elle ne l'a jamais été; un aéropage de dirigeants, de techniciens et d'artistes de l'axe et des autres pays y participaient : Espagne, Hongrie, Roumanie, Suède, Suisse.

J'ai assisté à la projection de vingt grands films et de vingt-neuf courts métrages en même temps que 40.000 spectateurs et 20.000 soldats. Et tous ont applaudi trois artistes français : Mireille Balin, Germaine Aussey et Corinne Luchaire, protagonistes de trois grands films transalpins.

C'est le « Siège de l'Alcazar » qu'Augusto Genina a réalisé sur le thème d'un des épisodes les plus tragiques de la guerre d'Espagne, qui fut le gros succès de la manifestation.

De l'avis de tous les critiques, c'est une grande réussite réalisée avec des moyens importants, sur le mode héroïque et aux effets dramatiques puissants.

C'est dans ce film que Mireille Balin se distingue, avec l'artiste italienne Maria Denis, sous les traits d'une touchante héroïne qui vit un pur

## LA SCIENCE ET LE CINEMA

Il n'est pas rare de voir des films dont la trame principale se déroule dans les milieux scientifiques. Toutefois, nous croyons que le film Retour au Bonheur, réalisé par René Jayet, pose une pierre nouvelle dans cet édifice. En effet, le scénario relate des faits d'une haute portée morale tout en abordant un des problèmes scientifiques les plus attrayants : celui du poumon d'acier. Toute la partie scientifique de Retour au bonheur a été tournée sous la direction du médecin-chef de l'hôpital américain de Neuilly, c'est dire le soin qui a été apporté à cette réalisation.

Nous ne voudrions pas déflorer le sujet de ce film qui passionnera les spectateurs, mais nous pouvons dire que le drame se déroule entre un illustre savant, inventeur d'un sérum miraculeux, son épouse, ancienne cantatrice qui se dévoue totalement à l'œuvre de son mari, et leur fils, petit garçon que le fameux poumon d'acier arrache à une mort certaine. Cette trame est agrémentée d'une série de clous sensationnels et cela permettra aux cinéphiles de passer une soirée magnifique.

et malheureux amour avec un des défenseurs du fort.

Germaine Aussey, avec Alda Valli, est la belle vedette d'un excellent film que Carmine Gallone, qui ainsi que Genina travailla longtemps en France, a tiré de la nouvelle de Stendhal: « Vanina Vanni » et qu'il a intitulé « Au delà de l'amour ». Film historique, luxueusement réalisé et qui semble synthétiser de façon assez parfaite la grande projection italienne.

Quant à Corinne Luchaire, elle est également, en même temps que Maria Denis, l'interprète d'un grand film dramatique de Mario Mattoli: « Abandon », qui se déroule au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les mers du sud.

L'Allemagne a obtenu quelques grands succès, surtout avec « le Maître de poste », tiré de la nouvelle de Pouchkine, avec « Un bal à l'Opéra », « Amour maternel ».

La Suède, la Hongrie, la Bohême, ont surtout montré des documentaires de qualité et tous les critiques italiens, dans leurs articles de clôture, exaltent l'effort cinématographique de l'axe.

S'il est exact que le cinéma allemand a déjà fait ses preuves, il l'est aussi surtout que le cinéma italien qui produira sans doute vingt films en 1931 est en très net progrès.

Tous ces critiques sont également d'accord sur ce point: sur le plan du film, l'axe a décidément déclaré la guerre à Hollywood.

Notre vaillant confrère corporatif d'Alger, Filmafric, dirigé par Paul Saffar s'attache, dans un de ses derniers numéros, à l'idée de la Corporation cinématographique. Dans son leader intitulé « L'idée de corporation grandit », nous lisons :

Le Cinéma, la plus neuve de nos industries, qui pourrait devenir également la plus florissante devait donner l'exemple de la réorganisation, d'autant plus qu'il a particulièrement souffert du désordre et de l'inorganisation.

C'est fait, on peut considérer que le Cinéma français s'est engagé sur une voie nouvelle en faisant la première démarche pour se former en Corporation.

Notre confrère nord-africain relate ensuite les décisions prises lors de la réunion des organisations régionales du cinéma à Marseille et conclut :

L'esprit corporatif souffle et c'est heureux. La Corporation ne sera pas la politique de quelques-uns mais un progrès, un gage de véritable industrie du cinéma, vivant sur elle-même, pour elle-même.

Sa création répond à une nécessité vitale.

Dans le nouvel hebdomadaire de Léon Bailly, L'Alerte, nous trouvons une petite notice dont l'auteur, prenant pour prétexte la fuite d'Henry Torrès, ancien chef du Service cinématographique de la Censure, écrit judicieusement :

Le Gouvernement se préoccupe de l'écran, des moyens de propagande qu'il représente et de l'avenir d'une industrie qui, en Amérique, dans l'ordre d'importance, vient la seconde, immédiatement après l'acier.

On ne peut laisser chez nous mourir cette industrie dont les progrès, depuis dix ans, permettaient les plus grands espoirs au film français.

## TOULOUSE RENDEZ-VOUS DES VEDETTES

TOULOUSE, octobre. — Par suite des événements, Toulouse est en passe de devenir un centre cinématographique important. En effet, presque toutes les agences de films viennent s'installer dans la Cité des Violettes et une pluie d'étoiles s'abat depuis quelques mois sur notre ville. Ce ne sont pas des étoiles filantes, puisqu'elles viennent en représentations pour un certain temps et cela pour la plus grande joie des amateurs. La course aux autographes est en pleine vogue.

Pendant quelques mois, Toulouse a abrité certaines vedettes, notamment Pierre Fresnay et Yvonne Printemps que l'on pouvait voir fréquemment dans nos beaux jardins où elle aimait aller se reposer pendant que Fresnay, encore mobilisé, s'occupait à la Préfecture des réfugiés alsaciens. Nous avons également remarqué dans les Allées Jean-Jaurès ou place Wilson, Jean-Louis Barrault, Jean Marconi, Charlotte Davia, Jeanne Provost, Jean Marsac, Nadia Dauty, Jo Bouillon, Roger Bourdin, Paul Azais et José Neguéro.

Parmi eux, il y avait aussi Armand Bernard qui, tout comme Joséphine Baker, ne dédaignait pas de faire une petite promenade dans nos halles où, reconnus par le public, ils étaient aussitôt joyeusement fêtés. Temerson est devenu, de son côté, très populaire et on rencontre sa figure débonnaire à toute heure de la journée.

Les directeurs de nos grandes salles ont su profiter d'une aussi bonne fortune et offrent à leur clientèle des spectacles de choix avec des artistes que le cinéma lui avait déjà rendus familiers: Edith Piaf, Alibert, Raymond Souplex, Jane Scuzza, Fredo Gardoni, Pierre Dac, Renée Lebas, Fernandel, Cécile Sorel, Lilian Harvey ont fait des apparitions « en chair et en os ».

On nous annonce pour très bientôt: *Jean de la Lune*, représentation théâtrale avec René Lefèvre, Suzy Prim, Georges Lannes et André Berthomieu, le metteur en scène bien connu, ensuite, la troupe de Gaby Morlay qui va jouer *Le Maître de Forges* de Georges Ohnet, puis une troupe de jeunesse avec Jean Mercanton, Christian Gérard, Assia, Elina Labourdette, qui interpréteront *Les Jours heureux*, de Claude-André Puget.

Pour clôturer ce premier cycle prometteur: la tournée des vedettes de l'A. B. C. de Paris, avec Duvalles en tête, et pour novembre on nous promet déjà *Azais*, avec son créateur Max Dearly.

Le *Plaza* nous a permis d'applaudir Réda-Caire. Celui-ci compte dans notre

ville de nombreux admirateurs qui suivent avec ferveur son tour de chant et se disputent ses autographes. Dans la même salle, nous vimes Charles Trenet, toujours aussi dynamique.

Au café Domino, nous avons rencontré hier Jules Berry. Nous l'avons abordé, et l'aimable artiste a bien voulu nous faire part de quelques impressions. Il nous a confié que ses projets à venir sont assez vagues, car les événements entravent considérablement les intentions des cinéastes. Il faut donc attendre patiemment...

ROGER BRUGUIERE.

### LA PETITE HISTOIRE D'UN GRAND FILM.

René Jayet, le metteur en scène de *Passes d'Hommes* et de *Terre d'Angoisse*, venait de réaliser un nouveau film, *Retour au Bonheur*, lorsqu'il fut mobilisé. Actuellement, il est encore prisonnier et ce sont ses amis qui ont décidé de terminer le montage de son film et de le présenter en son nom. Pourtant, ceci ne se passa pas sans difficultés, car le film se trouvait en route au moment de l'avance allemande. Comme on ne savait pas au juste si on réussirait à le sauver à temps, on l'avait placé dans une caisse blindée pour l'immerger en cas de danger et le retrouver plus tard. Heureusement,

les amis de René Jayet ne furent pas acculés à ce subterfuge car une camionnette arriva à temps pour prendre tout le monde et emmener le film en zone libre. Mais ce fut bien *in-extremis* !

*Retour au Bonheur* marque le retour à l'écran de la charmante comédienne Suzy Vernon que tous les cinéphiles seront heureux de retrouver ici, à la tête d'une excellente distribution comprenant entre autres Jules Berry et le petit Gabriel Parguette dont on n'a pas oublié la touchante création dans *Ceux de Demain*.



Suzy Vernon

## SUR LA COTE D'AZUR

(suite de la page 9)

Beaucoup de choses. La pellicule d'abord, et c'est l'essentiel. La Kodak qui se trouvait à Paris a été bloquée. L'Agfa n'arrive plus. Lumière pourrait fabriquer en format standard dans ses usines de Lyon, mais demande plusieurs mois pour effectuer les premières livraisons massives. André Hugon, qui est d'ailleurs depuis longtemps son propre producteur, a seul réussi, grâce au négatif qu'il a pu emporter, à réaliser un film à Marseille.

La pellicule, c'est beaucoup, c'est presque tout, mais il y a aussi autre chose. On ne fait pas un film sans être en possession d'un élément d'ordre surtout psychologique, la confiance. Or, il faut bien le dire, la confiance ne règne pas parmi les producteurs exilés du Grand Hôtel de Cannes. A tous les arguments sentimentaux, patriotiques, économiques, ils répondent que le marché français ne suffisait déjà pas, au temps heureux de la paix, à amortir un film,

Les producteurs attendent donc la première occasion favorable pour remettre en marche la machine et faire reprendre au film français le cours de sa merveilleuse carrière. Voilà pourquoi on les trouve si assidus à jouer à la belote sous les hauts palmiers du Grand Hôtel. Mais leur inactivité n'est pas une abdication, et ils seront les premiers à se réjouir d'une reprise qu'ils espèrent prochaine.

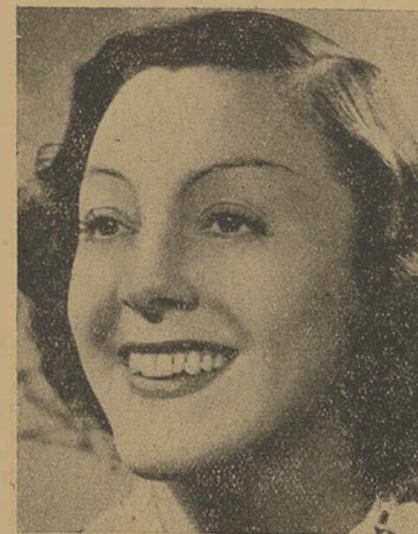
L'heure du risque viendra avec les atténuations désirables. On serrera les budgets. On se dira qu'il faut prévoir le moment où le champ de l'exploitation deviendra à peu près normal et que tous les films qui se trouveront prêts à ce moment seront assurés d'un rendement maximum.

Au nom de tous les artisans du film français, nous faisons des vœux pour que cette heure du risque sonne bientôt.

Edmond EPARDAUD.

## ELLES ETAIENT 12 FEMMES !

Voici leur histoire :



GABY MORLAY est une bien charmante Madame Marion.

PENDANT la guerre, à Paris...

Plusieurs dames de la société parisienne sont surprises par une alerte, au cours d'une habituelle réunion de bridge chez Mme Bernier, dont le mari et le fils sont mobilisés.

Elles se réfugient dans la cave de l'immeuble et là, nous retrouvons la Duchesse de Vimeuse, ruinée, et sa fille Jeannine, Gaby, maîtresse du mari de Mme Bernier, et amie de celle-ci, la Princesse Kadikoff et quelques autres.

L'alerte terminée, une discussion s'engage à propos d'une lettre de M. Bernier à sa femme, dans laquelle il attire son attention sur les soldats sans famille, qui ne reçoivent jamais ni nouvelles, ni colis.

Mme Bernier propose à ses amies de fonder une œuvre dans ce but. Tout le monde tombe d'accord, mais il manque le principal: l'argent, et comment s'en procurer ?

C'est alors que la Princesse Kadikoff songe à s'adresser à Mme Marion, qui habite à côté et qui est très riche. Mais sa proposition se heurte à une vive opposition de ces dames qui refusent d'entrer en relations avec une femme qui n'a jamais été mariée.

Mme Bernier, Mme de Bélière et la Princesse sont pleines d'indulgence pour la vie privée de Mme Marion, par contre la Duchesse et ses amies maintiennent leur attitude hostile. En particulier, Gaby ne tient aucunement à ce que des relations suivies avec Mme Marion n'entraînent pour elle un danger, le jour où lui sera présenté M. Bernier.

Mais la Princesse se rend chez Mme Marion. Là, elle fait la connaissance de Geneviève, sa fille, et de Lucie, sœur de lait de cette dernière; mais elle est éconduite, car Mme Marion a toujours été vexée de n'avoir pu fréquenter les salons de Mme Bernier. Sa fille, cependant, qui est secrètement fiancée au fils Bernier, parvient à faire changer l'opinion de sa mère.

L'œuvre est fondée. L'hôtel de Mme Marion est aussitôt transformé en manutention.

Si nous ne savions Yves MIRANDE peu stérile, nous pourrions croire qu'il a hésité à mettre une 13<sup>e</sup> femme dans l'œuvre pleine d'originalité, de charme et d'esprit qu'il terminait en avril 1940 et qui obtenait quelques semaines plus tard, à Paris, un grand succès. Mais 12 femmes suffisaient pour donner à cette histoire pleine de sensibilité, tout l'attrait qui convient à un film digne de prendre place parmi les productions de valeur, car voilà les noms de ces artistes :

Gaby Morlay, Françoise Rosay, Micheline Presle, Betty Stockfeld, Simone Berriau, Nina Myral, Simone Renant, Marion Delbo, Milla Parely, Primerose Perret, Pamela Stirling et Blanchette Brunoy. Elles ont été choisies pour camper des personnages divers, remarquablement typés, et qui, sous l'habile direction de Georges Lacombe, animent et vivent, pour le plus grand plaisir du public, une histoire d'un genre qui n'avait jamais été porté encore à l'écran.



Micheline PRESLE, Lucie, nous donne un nouvel aperçu de son grand talent.

Lucie a appris que sous le couvert de l'œuvre, Geneviève recevait régulièrement des lettres d'un soldat qui n'était autre que le propre fils de Mme Bernier. Elle a découvert également que Jeannine doit, par soumission à l'autorité de sa mère, épouser ce même garçon.

Un soir, en rentrant chez elle dans l'obscurité, la Duchesse est renversée par un taxi. Mme Marion la prend à domicile, ainsi que sa fille et, à quelques jours de là, étend la mesure à toutes ces dames, afin qu'elles puissent consacrer plus de temps à l'œuvre.

Geneviève, Lucie et Jeannine, réunies dans une pièce séparée, se font

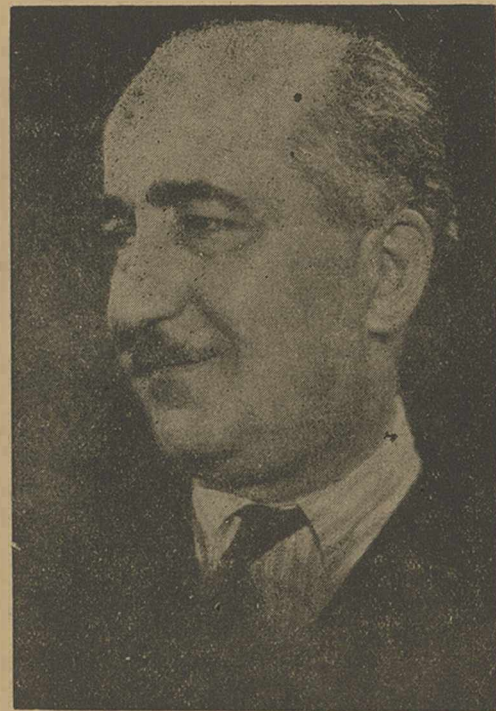


Françoise ROSAY, duchesse de grand style a pour fille la nouvelle révélation du Cinéma Français Primerose Perret.



## QUÉ COUP DE MISTRAL !

La revue du Capitole, intitulée « *Qué coup de Mistral* », a débuté triomphalement vendredi dernier. Le public était heureux de retrouver sur la même scène trois des plus populaires artistes marseillais : Alibert, Rellys et Charpin qui firent plus d'une fois la joie des cinéophiles. Car il faut bien le dire, une des plus grandes attractions de la nouvelle revue du Capitole, c'est précisément d'avoir réuni les noms les plus po-



FERNAND CHARPIN

ulaires qui forment un cocktail de bonne humeur, de fantaisie et de charme. L'élégance et le charme d'Henri Alibert, le sourire et le gauloiserie modérée de Rellys, le talent de comédien de Fernand Charpin se sont donnés rendez-vous sur la scène du Capitole, pour le plus grand bien du public marseillais, avide des créations de ses artistes favoris.

Si l'inénarrable *vis comica* de Rellys-Narcisse et la bonhomie de Charpin ont une place d'honneur dans ce spectacle, il n'en est pas moins vrai que *Qué coup de mistral* marque surtout le triomphe éclatant d'Alibert qui en est l'auteur, le manager et l'acteur principal. C'est vous dire que la revue est d'actualité, qu'elle met en scène de nombreuses figures marseillaises et qu'elle est empreinte de ce qu'on pourrait appeler la pensée *pagnolesque*. C'est plus de trois heures de bonne humeur, de danses, de fantaisie et de musique. Et quelle musique ! De la musique de Vincent Scotto et de Georges Sellers, le chef d'orchestre du jazz endiablé qui fit les beaux jours du théâtre des Variétés de Paris.

Il convient encore de signaler que cette revue, dont les textes ont été écrits par Henri Alibert, Raymond Souplex et Raymond Vincy, est créée à Marseille pour s'envoler ensuite sur tout le territoire de la France non occupée. On en revient ainsi aux traditions du XIX<sup>e</sup> siècle, où les œuvres jouées pour la première fois à Marseille parcouraient ensuite les villes de France. La nouvelle revue rentre dans la tradition non seulement par le fait qu'elle est créée à Marseille, mais aussi et surtout parce qu'elle est



HENRI ALIBERT

d'une richesse somptueuse. On voit sur scène des centaines d'artistes, plus de cinquante vedettes et le ravissant ballet Bardyguine qui est un véritable enchantement pour les yeux.

Voilà donc ces attractions sensationnelles qui se succèdent sur la scène du Capitole à un rythme endiablé, aux sons d'une musique merveilleuse, et sous la direction des trois grands artistes de l'écran : Alibert, Rellys et Charpin.

## NOTULES

— La presse quotidienne vient de nous faire savoir que M. Léon Bérard s'est rendu à Wiesbaden en mission spéciale. L'ancien ministre qui avait précédé le Maréchal Pétain auprès du général Franco, a reçu du chef de l'Etat une mission délicate entre toutes. C'est en effet M. Léon Bérard qui est chargé de négocier en vue d'obtenir les premiers éléments d'une collaboration intellectuelle franco-allemande. Faisons confiance à M. Bérard et espérons qu'il saura réserver au cinéma une place d'honneur dans cette future collaboration entre les deux pays. M. Léon Bérard connaît bien les possibilités du cinéma et ses besoins. C'est lui qui, un des premiers, avait entrevu les énormes possibilités du cinématographe dans le domaine de l'instruction et de l'éducation des masses. Chaque fois qu'il occupa

le poste de ministre de l'Education Nationale, M. Léon Bérard s'est vivement préoccupé du sort réservé au film éducateur.

— Emile Drain, ancien pensionnaire de la Comédie Française, célèbre par ses innombrables incarnations du rôle de Napoléon au théâtre et à l'écran, remplit en ce moment avec énergie le rôle d'assesseur du maître de Mézel. Il est secondé dans cette tâche par son ami, l'athlète Raoul Paoli que nous avons vu dans de nombreux films français et américains. Précisons que dans *Madame Sans-Gêne* Paoli incarnait le fidèle Roustan.

— René Dary, excellent artiste qui dirige *La Bohème au travail* et dont on peut lire d'autre part un article à ce sujet, nous prie de communiquer l'adresse exacte de son groupement. C'est 6, rue des Bergers à Marseille.

## PETITES NOUVELLES

— Ignace Paderewski, le célèbre pianiste et homme d'état polonais, inoubliable interprète de la sonate *Au clair de la lune*, a quitté sa résidence de Morges, en Suisse, et s'est embarqué à Lisbonne à destination de New-York.

— Grock, le comique suisse bien connu, est retourné dans son pays et travaille actuellement

au *Rio-Actualités* de Genève. Il est curieux de constater qu'au même programme figurent, sur l'écran, des actualités suisses, allemandes et anglaises.

— Albert Préjean et René Dary qui furent partenaires dans *Nord-Atlantique*, vont créer ensemble une opérette au titre prometteur : *L'Escalade du Bonheur*. Cette œuvre sera créée à l'Odéon de Marseille.

## ELLES ÉTAIENT 12 FEMMES (fin)

des confidences. C'est ainsi que Jeannine, pressée par ses camarades, se décide à affronter le courroux maternel et à ne pas se laisser marier au fils Bernier. Elle ira même jusqu'à avouer à sa mère qu'elle est amoureuse d'un de ses cousins.

Le dévouement total de Mme Marion a fini par conquérir les plus opposées et, entre temps, Mme Bernier a écrit à son mari que leur fils et Geneviève avaient échangé des serments; elle sollicite son consentement, qu'elle obtient. Au même instant, on apprend l'arrivée du fils Bernier qui vient en permission. Les jeunes gens se marieront selon leur désir, et les mères continueront à travailler à leur œuvre.

# LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE

## MARSEILLE

A.B.C., 29, r. de la Darse. — M. Breloque a disparu, Son plus grand Succès.  
ALCAZAR, 42, cours Belzunce. — Guerre au Crime.  
ALHAMBRA, St-Henri. — Marseille mes amours, Pêché de Jeunesse.  
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Programme non communiqué.  
ARTISTIC, 12, boulevard Jardin-Zoologique. — Madame et son Cow-Boy.  
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Programme non communiqué.  
BOMPARD, 1, boulevard Marius-Thomas. — Programme non communiqué.  
CAMERA, 112, La Canebière. — Port-Arthur.  
CANET, rue Berthe. — Feu de Joie, Colonie Pénitentiaire, Dangeux à connaître.

CAPITOLE, 134, La Canebière. — Sur scène : *Qué Coup de Mistral*.  
CASINO, Mazargues. — Programme non communiqué.  
CASINO, Saint-Henri. — Programme non communiqué.  
CASINO, Saint-Loup. — La Folle Parade.  
CASINO, Saint-Marcel. — Programme non communiqué.  
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — Hommes Volants, Eléphant Boy.  
CESAR, 4, pl. Castellane. — L'Arbitre encaisse, Marseille mes Amours.  
CHATELET, 3, av. Cantini. — Programme non communiqué.  
CHAVE, 21, boulevard Chave. — 4 de l'Infirmerie, Chevauchée Fantastique.  
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Programme non communiqué.  
CHIC, 78, rue Belle-de-Mai. — Programme non communiqué.  
CINEAC Petit Marseillais, 74, La Canebière. — Chanson de l'Adieu, Pluie et Beau Temps.

CINEAC Petit Provençal, 48, cours Belzunce. — Mystérieux Dr Clitterhouse, Fleurissez-vous, Madame.

CINEO, Saint-Barnabé. — L'Homme à abattre.  
CINEVOG, 36, La Canebière. — Fric-Frac, La Route Impériale.  
CINEVOX, boulevard Notre-Dame. — Le Brigand bien-aimé, Croc-Blanc.  
CLUB, 112, La Canebière. — Le Retour de Zorro, La Revanche de Zorro.  
COMEDIA, 60, rue de Rome. — Jim la Houlette, Un Parfait Gentleman.  
COSMOS, L'Estaque. — Rose de Broadway.

ÉCRAN, La Canebière. — Désir, Kidnapping.  
ELDO, 24, pl. Castellane. — Hôtel Impérial, Tom Sawyer détective.  
ETOILE, 21, boulevard Dugommier. — Bozambo.  
FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — M. Moto sur le Ring, Mlle ma Mère.  
FLOREAL, Beaumont-St-Julien. — Josette.  
FLOREOR, Saint-Pierre. — Programme non communiqué.  
GLORIA, 46, quai du Port. — Programme non communiqué.  
GYPTIS, Belle-de-Mai. — Vénus de la Route, Son Hussard.  
HOLLYWOOD, 36, rue St-Ferréol. — Empreintes digitales, Paris-New-York.  
IDEAL, 335, rue de Lyon. — M. Moto dans les Bas-Fonds, Les Hommes Volants.

IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Programme non communiqué.  
IMPERIAL, rue d'Endoume. — Fermé.

## RÉALISATIONS ET PROJETS

André Hugon a complètement terminé son film intitulé *Chambre 13* qu'il a tourné d'après son propre scénario. C'est une comédie policière d'atmosphère méridionale dont les principaux interprètes sont Josseline Gaël, Jules Berry, René Navan, Georges Grey, Robert Le Vigan, Milly Mathis, Fransined, Max Michel, etc... La musique est de Vincent Scotto, la photographie est signée Willy.

— Après avoir remanié son scénario, Marcel Pagnol a repris la réalisation de *La fille du puisatier*, avec pour interprètes Raimu, Fernandel, Charpin, Josette Day, Georges Grey, etc... Line Noro a repris le rôle primitivement joué par Betty Daussmond qui s'est trouvée dans l'impossibilité de rejoindre Marseille.

— On annonce pour bientôt un nouveau film de Fernandel, tourné par Maurice Caminade.

— Un producteur a l'intention de faire revivre à l'écran la vie et l'œuvre du professeur Emile Roux, le guérisseur de la diphtérie. Ce film, *Le vainqueur de la mort*, serait réalisé par Maurice Cam. On parle de Victor Francen ou de Pierre Blanchar pour incarner le savant.

La plus importante  
Organisation Typographique  
du Sud-Est  
**MISTRAL**  
Imprimeur à CAVAILLON  
Téléphone 20.

LACYDON, 12, quai du Port. — Un Taxi dans la Nuit.  
LENICHE, 4, place de Lenche. — Programme non communiqué.  
LIDO, Montolivet. — La Folle Parade, Les Aventures de Jeeves.  
LIDO, Saint-Antoine. — Chasseurs d'Espions.  
LUX, 24, boulevard d'Arras. — La Joyeuse Suicidée.  
MADELEINE, 36, av. Mar.-Foch. — Tragédie Impériale, Paradis pour deux.  
MAGIC, Saint-Just. — Programme non communiqué.  
MAJESTIC, 53, rue Saint-Ferréol. — Kentucky, Brelan d'As.  
MASSILIA, 20, rue Caisserie. — La Lampe Merveilleuse.  
MONDAIN, 166, boulevard Chave. — Programme non communiqué.  
MONDIAL, 150, ch. des Chartreux. — Soir de Râfle.  
NATIONAL, 231, boulevard National. — Invitation au Bonheur, Blanche Neige.  
NOAILLES, 39, r. de l'Arbre. — En Liberté provisoire, 1 Million de rançon.  
NOVELTY, 26, quai du Port. — La Grande Bagarre.  
ODDO, 110, boulevard Odde. — Les Gangsters du Château-d'If, Aloha.  
ODEON, 162, La Canebière. — Sur scène : A l'Escalade du Bonheur.  
OLYMPIA, 36, pl. Jean-Jaurès. — Programme non communiqué.  
PALACE, 107, rue d'Endoume. — Programme non communiqué.  
PALACE-S'-LAZARE, rue Hoche. — Le Bousilleur.  
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Elles étaient 12 Femmes, Chasseurs de Têtes de Bornéo.

PARIS-CINE, rue des Vignes. — Pepe-le-Moko, Belle Captive, Hollywood.  
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Le Joueur d'Échecs.  
PLAZA, 60, boulevard Odde. — Programme non communiqué.  
PRADO, av. du Prado. — Entrée des Artistes.  
PROVENCE, 42, boulevard de la Major. — Programme non communiqué.  
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — L'Amour en 1<sup>er</sup> Page, L'Homme qui a fait sauter la Banque.

REFUGE, rue du Refuge. — Angèle.  
REGINA, 209, av. Capelette. — Meurtre sans importance.  
REX, 58, r. de Rome. — Le Petit Lord Faunteroy, Suites d'un Premier Lit.  
REXY, La Valentine. — L'Enfant de Troupe, La Fin de Zorro.  
RIALTO, 31, rue St-Ferréol. — Amanda, Elle et Lui.  
RITZ, Saint-Antoine. — Pépé le Moko, Perles Sanglantes.  
RIO, L'Estaque-Riaux. — L'Ombre qui frappe, Miarka la Fille à l'Ours.  
ROYAL, 2, avenue de la Capelette. — Programme non communiqué.  
ROYAL, Ste-Marthe. — Sous-Marin D. 1., Femmes d'Affaires.  
ROYAL-BIO, 32, rue Tapis-Vert. — Programme non communiqué.  
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Prologues.  
SAINT-THEODORE, 2, rue des Dominicaines. — Le Prince X..., Rivaux.  
SPLENDID, Saint-André. — Le Gorille.

STUDIO, 112, La Canebière. — Petite Princesse, Traineau Tragique.  
TIVOLI, 33, rue Vincent. — Pépé le Moko, Drame du Terminus.  
TRIAXON, Saint-Jérôme-La Rose. — Programme non communiqué.  
VARIETES, rue de l'Arbre. — Tragédie de la Forêt Rouge, Marseille mes Amours.

VAUBAN, rue de la Guadeloupe. — Hollywood-Hôtel.

### - LEÇONS -

Cours Commerciaux  
pour tout Age  
LANGUES VIVANTES

Ecole Hum Mazin

24, Rue Ad. Thiers - MARSEILLE  
Tél. L. 52-47

— Maurice Cloche, le metteur en scène de *Ces dames aux chapeaux verts*, de *La vie est magnifique* et de *Atlantique-Nord*, et Louis Cuny, réalisateur de films documentaires, dirigent le Service cinématographique du Ministère de la Jeunesse à Vichy.

COURS DE COUPE  
ET DE COUTURE

Ecole Bonniol-Gassier  
27<sup>e</sup> ANNÉE

8, Rue d'Arcole  
près la Banque de France  
M A R S E I L L E

Le Gérant: A. DE MASINI.  
Impr. MISTRAL - CAVAILLON.





## LA REVUE DE L'ECRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

A GAUCHE : Suzy Vernon et le petit Gabriel Farguette dans *RETOUR AU BONHEUR*, de René Jayet et Claude Revol.

CI-DESSOUS : Deux jolies scènes de *MADemoiselle ET SON BEBE*, avec Ginger Rogers et David Niven.

EN BAS, A GAUCHE : Raimu, qui a fait une nouvelle création marquante dans son dernier film présenté : *L'HOMME QUI CHERCHE LA VERITE*.

### AVIS AUX CINÉASTES

La Revue de l'Ecran constitue en ce moment presque l'unique lien de liaison entre les différents membres de la grande famille cinématographique de France. C'est pourquoi nous prions les Réalisateurs, Scénaristes, Artistes et Techniciens de bien vouloir nous envoyer quelques précisions sur leur actuel lieu de séjour, leurs occupations momentanées et leurs projets. Nous serons également heureux de recevoir des photos intéressantes.

Les cinéastes résidant actuellement à Marseille ou de passage dans cette ville sont cordialement invités à venir rendre visite à nos bureaux, où ils seront toujours les bienvenus. Notre rédacteur-en-chef se fera un plaisir de les recevoir entre 3 et 5 heures de l'après-midi, les jours de la semaine, sauf le lundi et le samedi.

